

Mais, pour être de bon compte, il faut avouer qu'il regardait le *gin-seng* comme un excellent fébrifuge et en même temps, par une de ces contradictions qui n'ont rien de surprenant à une époque où les panacées universelles étaient aussi vantées que les pilules et les syrops d'aujourd'hui, comme un excitant énergique que les personnes fortes et robustes ne devaient prendre qu'avec certaines précautions. Il peut se faire qu'en Chine on ne le donne qu'aux adultes; nos sauvages l'administraient surtout aux enfants, et pour cela quelques-uns l'appelaient la médecine des enfants. Nous avons sous les yeux plusieurs recettes qui indiquent comment les médecins de Pékin se servaient de la précieuse plante au siècle dernier, et elles semblent ne mettre aucune différence quelque soit l'âge du patient.

Ajoutons en terminant que les Chinois ont paru et paraissent encore estimer le *gin-seng* de l'Amérique autant que celui de la Tartarie, quoiqu'il ne soit pas préparé de la même manière. Le Canada leur en a rendu pour des millions, et aujourd'hui les États-Unis leur en fournissent une assez grande quantité. En voilà probablement assez pour faire disparaître les doutes de l'auteur de l'article cité plus haut et pour l'engager à relire le Mémoire du P. Lafitau.

— Les journaux et les lettres de la Plata apportent des détails sur le tremblement de terre qui a détruit, le 20 mars dernier, la ville de Mendoza dans la république Argentine. Cette ville, qui comptait une population de 20,000 âmes et qui prenait chaque jour de nouveaux développements, grâce à son commerce avec le Chili, a été changée, dans l'espace de quelques minutes, en un monceau de ruines. Une petite chapelle que le peu de profondeur de ses fondations a préservée, voilà tout ce qui reste debout de ses constructions, et plus des deux tiers de ses habitants ont été ensevelis sous les débris de leurs propres maisons. C'est à huit heures et demie du soir que la catastrophe a eu lieu, et à cette heure, où la laborieuse population de Mendoza était rentrée dans ses foyers, bien peu de gens purent s'échapper de chez eux. Parmi les survivants, beaucoup sont grièvement blessés, d'autres ont perdu la raison sous l'impression de l'effroyable terreur qu'ils ont éprouvée.

Parmi les incidents de la catastrophe, on cite ce fait que, la terre s'entrouvrant en divers endroits, d'immenses masses d'eau ont jailli de ces crevasses, qui se refermaient immédiatement.

S'il faut en croire un journal de Buenos-Ayres, un géologue français nommé Brayard, aurait prédit quelques semaines à l'avance ce lugubre événement. Se trouvant de passage à Mendoza, il avait étudié le pays au point de vue géologique et météorologique, et il avait reconnu que la ville était située entre deux volcans éteints, au centre d'un double courant électrique. De ces observations, il avait conclu que Mendoza devait disparaître avant dix ans. Cette prédiction, qui n'a pas attendu pour se vérifier le délai de grâce, était consignée, dit-on, dans une lettre écrite par notre compatriote à un de ses amis de Paraná.

Des souscriptions sont ouvertes dans toutes les villes de la république Argentine et à Montevideo pour venir en aide à ce qui reste des habitants de Mendoza. On espère recueillir un million de piastres.—*Courrier des États-Unis.*

BULLETIN DES BEAUX-ARTS.

— Dans un feuillet publié par l'*Indépendance*, M. Ed. Fétis cherche à provoquer en Belgique une mesure qui devrait être réalisée dans tous les pays: "Le gouvernement, dit M. Ed. Fétis, ferait une chose éminemment utile s'il organisait la formation d'un inventaire général des objets d'art que possède la Belgique. Un travail semblable avait été entrepris il y a quelques années; mais on s'y était mal pris et le but ne fut pas atteint. A la demande de l'Académie, qui voulait réunir les matériaux d'une histoire de l'art national, le gouvernement chargea les autorités locales de lui faire parvenir un relevé des objets d'art qui se trouvaient dans les édifices publics, civils et religieux de chaque localité. Ces relevés, dressés par des hommes dont la plupart n'avaient aucune notion d'art, ne purent servir à rien. C'est à une commission spéciale, formée d'hommes compétents, qu'il faudrait confier le soin de dresser l'inventaire dont nous parlons. On arriverait enfin à connaître d'une manière précise ce qu'il reste d'objets d'art en Belgique, après tant de pertes, d'aliénations volontaires et involontaires; on saurait également quels sont ceux dont l'état de conservation est satisfaisant, et ceux qu'il est urgent de réparer pour en prévenir la ruine. Ce bilan de la fortune archéologique nationale ne serait pas seulement précieux pour l'histoire du passé; il donnerait aussi pour l'avenir des garanties contre l'éventualité des pertes de diverse nature. Pour conserver, il faut d'abord savoir ce qu'on possède."—*Revue Universelle des Arts.*

— On lit dans un journal de l'Aisne:

"Un ancien artiste graveur de Paris, auquel nous devons l'introduction en France de la gravure sur bois, M. Andrew, actuellement retiré à Braine, vient de mettre au jour un nouveau procédé de peinture dont l'invention a nécessité de nombreuses tentatives depuis le commencement de l'année 1855, époque de ses premiers essais.

"Son procédé consiste en la transformation immédiate d'une sorte de peinture au pastel en un genre qui, selon la préparation employée, donne les apparences de toutes les peintures connues, peinture à l'huile, aquarelle, pastel, détrempe, vernis, porcelaine, au gré de l'artiste et selon l'emploi auquel il destine son œuvre.

"Il faut ajouter à cela que ce nouveau procédé s'exécute avec une rapidité dont n'approche aucun genre, si ce n'est peut-être la grande peinture en détrempe.

"Nous avons vu des peintures de divers genres faites avec ce procédé: l'imitation du pastel est délicieuse; elle conserve le velouté et la fraîcheur qui font le charme de ce genre; celle des aquarelles et des peintures à l'huile est également parfaite; on s'y méprend encore après un examen attentif.

"M. Andrew a fait un opuscule dans lequel il expose, avec clarté et simplicité, sa manière d'opérer; l'ouvrage est sous presse."—*Id.*

— Il est un quartier de Montréal où se trouvent, pour bien dire, agglomérés un bon nombre d'édifices religieux, et qui de même que Brooklyn, aux États-Unis, est nommée la *rue des églises*, pourrait s'appeler le quartier des églises. Nous voulons parler de la *Place du Cantor* (Beaver Hall). Là sont en effet juxtaposées, l'église de Sion, trop célèbre par la sanglante échauffourée à laquelle donnèrent lieu les prédications de Gavazzi; l'église Presbytérienne, l'église Unitarienne, la seule dans Montréal qui soit d'architecture byzantine, la Cathédrale anglicane dont la flèche hardie s'élève un peu plus loin, et enfin l'église St. Patrice. Cette dernière, la plus grande des cinq, est bâtie sur une très belle place plantée d'arbres, et qui forme un plan incliné. Son architecture, qui est le gothique du XIII^e siècle, est imposante, quoiqu'un peu trop simple pour le genre. Le clocher, beaucoup trop petit et décapé, s'effondre, nous devons l'avouer, un effet des plus regrettables surtout dans le voisinage de la flèche si élégante de l'église Presbytérienne. Mais c'est surtout à l'intérieur qu'il faut voir les temples catholiques; et le maître-autel de St. Patrice offre aujourd'hui un coup-d'œil qui rachète les défauts que nous venons de signaler.

MM. Perrault, Paré et Onellet, jeunes artistes canadiens, qui, depuis bientôt trois ans, ont travaillé à la décoration de la cathédrale de Toronto sous la direction de l'abbé Philbert, viennent de terminer les sculptures et les peintures gothiques du chœur de cette église, dont les frais ont été faits par une généreuse souscription de nos concitoyens irlandais.

L'autel, dit l'*Echo du Cabinet de Lecture*, auquel nous empruntons ces détails, est placé au fond du chœur, qui est dans la forme des absides du XIII^e siècle, c'est-à-dire un demi octogone, dont chaque côté a 11 pieds de largeur.

Cet autel se développe dans cet espace, c'est-à-dire sur une largeur de 41 pieds sur 69 de hauteur. La 1^{re} partie est le tombeau formé par une suite de huit niches ayant chacune une statuette. Le tout est peint couleur de pierre et décoré par des ornements dorés sur fonds en couleur. Les statuettes sont également décorées dans le même genre.

Le principal tabernacle est formé de trois rangs de colonnes et de chapiteaux; sur la porte est un bas-relief de l'Enfant Jésus; la troisième partie est formée de cinq grandes niches. Dans celle du milieu, haute de 15 pieds, est une statue de St. Patrice en habits pontificaux. Cette troisième partie est couronnée de canopées de forme octogone. Trois grandes tourelles, flanquées de niches avec statuettes, supportent trois flèches à jour richement coupées et ornées. Ce magnifique retable occupe le centre de deux grandes constructions accessoires de 14 pieds de large chacune sur 55 pieds. Dans tout ce travail on compte 62 grandes ou petites statues. Au-dessus de l'autel, la voûte du chœur est peinte et dorée dans le même style. Les belles verrières qui accompagnent l'autel et les six roses du chœur, sont l'œuvre des Sœurs Grises de Montréal.

On sait de plus que l'église St. Patrice contient la plus belle suite de tableaux qu'il y ait dans le diocèse de Montréal, une *Passion* peinte par notre artiste canadien M. Antoine Plamondon, élève du célèbre Paulin Guérin.

— Le *Courrier du Canada* parle avec avantage d'un tableau qui a été importé de France par les *Sœurs de Charité* de Québec et qui est signé de M. Alexandre Legrand. Le sujet représenté est un *Sacré-Cœur* entouré de personnages allégoriques. Ce tableau est le don d'une personne charitable que le *Courrier* ne veut point nommer.

On s'abonne, pour cinq CHÉLINS par année, au Journal de l'Instruction Publique rédigé par le Surintendant de l'Éducation et par un assistant-éditeur.

On s'abonne pour cinq CHÉLINS par année au "Lower Canada Journal of Education," rédigé par le Surintendant de l'Éducation et par M. James Pichon, assistant-éditeur.

Les instituteurs peuvent recevoir, pour cinq CHÉLINS, les deux journaux en 5 h. choix, deux exemplaires de l'un ou de l'autre. L'abonnement, dans tous les cas, est payable d'avance.

Le journal français se tire à 4,000 exemplaires et paraît vers le milieu de chaque mois. Le journal anglais se tire à 2,000 exemplaires et paraît vers la fin de chaque mois.

On ne publie que des annonces qui ont trait à l'Instruction publique, aux sciences, ou aux beaux arts. Prix: un chélin par ligne pour la première insertion, et douze sous par ligne, pour chaque insertion subséquente, payable d'avance.

On s'abonne au Bureau de l'Éducation à Montréal, chez M. Thomas Roy, agent à Québec, et pour la campagne, en adressant au bureau de l'Éducation une demande d'abonnement par la poste, avec le montant. On est prié d'indiquer clairement et lisiblement le bureau de poste auquel le journal doit être expédié. Les abonnés feront bien aussi d'écrire leur adresse lisiblement à part de leur signature.

Des Presses à air dilaté d'Eusèbe Sénécal, 4, Rue St. Vincent, Montréal.